

ooo Ringier

DOMO

“ Il se crée là
quelque chose de
grand et
de bon. ”

Ladina Heimgartner, CEO de Ringier Médias Suisse,
à propos de ses projets pour l'entreprise, de son troisième
lieu de travail et de son nouveau passe-temps.

Magazine d'entreprise
N° 1/2024

En mouvement

Il s'est passé beaucoup de choses depuis la fusion du Groupe Blick et de Ringier Axel Springer Suisse pour former Ringier Médias Suisse (RMS). Le magazine DOMO a accompagné Ladi-na Heimgartner, CEO de RMS, sur son troisième lieu de travail.

«Izzy», le club des cinq

Le dernier coup de la jeune marque de Ringier Médias Suisse est le film «Die Enkeltrick-Betrüger» (le coup du faux neveu). Il était un grand succès. DOMO a rencontré les cinq potes de l'équipe d'«Izzy» et guigné dans leur boîte à malices.

«La Suisse comme projet phare»

Ringier a publié un rapport ESG dans son dernier rapport annuel 2023. Roman Bargezi, membre de la commission ESG et membre du conseil d'administration Ringier, explique en quoi consiste la gouvernance sociale environnementale, quelles sont les priorités de Ringier dans son concept ESG et ce que cet engagement signifie pour lui personnellement.

Un héros qui a du coeur

Cet homme sait voler, est fort comme un ours et il est sans cesse en mission: Montrer aux enfants qu'ils peuvent faire d'une apparente faiblesse une force, les soutenir dans l'es-time qu'ils ont d'eux-mêmes et les rendre ainsi plus tolérants.

Réalité souhaitée

L'éditeur Michael Ringier prend l'exemple de Kate Middleton pour réfléchir sur les vraies et les fausses photos ainsi que sur le scandale provoqué par les photos truquées publiées par la princesse de Galles. Et fait remarquer que l'embellissement des photos est un thème vieux comme le monde.

S'évader, hisser les voiles

Rencontrer des gens, se plonger dans des sujets, raconter et partager des histoires. C'est ce qui m'a un jour incitée à devenir journaliste. Et c'est sans doute le cas pour la plupart des gens de médias. Mais il existe aussi d'autres raisons pour embrasser une carrière de journaliste. Une maladie mortelle, par exemple, comme pour Selena Ribić. Cette Serbe travaillait comme spécialiste dans les PR et l'événementiel, elle avait 24 ans et débordait d'énergie quand elle est tombée malade. Diagnostic: cancer des ovaires. Elle ne l'a pas accepté, elle a lutté. Et elle s'est mise à écrire. Ce fut sa bouée de sauvetage avant de devenir sa passion. Selena est aujourd'hui en pleine santé et écrit pour divers médias de Ringier Serbie, de préférence sur des sujets tabous comme les cancers spécifiques aux femmes ou la ménopause (page 32-33).

Les victimes d'hameçonnage, de cyberarnaques ou d'escroqueries téléphoniques n'aiment pas trop parler de leurs piteuses expériences. Quand on tombe dans le panneau, on a souvent honte, d'abord parce qu'on y a perdu de l'argent et qu'en plus on est toujours plus malin après. Pas de raison de rougir, a estimé l'équipe d'«Izzy», la très jeune marque de médias de Ringier Médias Suisse. Les cinq de l'équipe enchantent un vaste public avec leur storytelling vidéo innovant. Dans un film de 80 minutes, «Die Einzeltrick-Betrüger», ou l'arnaque au faux neveu, Cedric Schild embobine des professionnels de l'arnaque téléphonique. Le film a enthousiasmé aussi bien le public que les pros car les créatifs d'«Izzy» ont mêlé documentation et comédie, sérieux et humour, enrichissant ainsi l'aire de jeu du journalisme (page 12-13).

Cela dit, quel que soit le bonheur de faire des expériences, les formats journalistiques, aussi innovants soient-ils, n'ont du succès que s'ils naissent dans une structure entrepreneuriale saine. Ce qui nous amène à notre sujet-titre: la fusion entre le Groupe Blick et Ringier Axel Springer Suisse pour former Ringier Médias Suisse (RMS). Lors d'un voyage en tram sur la ligne 2 à Zurich, d'un site Ringier à l'autre, DOMO a accompagné Ladina Heimgartner, CEO de Ringier Médias Suisse, et lui a demandé ce qui l'anime et où se dirige l'entreprise (page 8-11).

Cordialement.
Karin Ambühl, rédactrice en chef DOMO



Coup d'œil sur l'histoire des médias

Il y a exactement trente ans, le quotidien «Blikk» voyait le jour en Hongrie. La toute première édition a paru le 1^{er} mars 1994 et elle est littéralement tombée du ciel! Un hélicoptère militaire a largué une pleine palette de journaux sur la patinoire de Városliget, à Budapest. Trente ans plus tard, «Blikk» fête son anniversaire par diverses manifestations. Une édition spéciale au tirage limité revient sur les sujets les plus passionnants et une exposition virtuelle de photos de presse propose 30 images exceptionnelles tirées de l'histoire de «Blikk».



Pour voir l'expo,
c'est par ici.

Honorés par le plus vieux média sportif



«Przegląd Sportowy» est le seul et le plus ancien quotidien sportif de Pologne. Il a été fondé en 1920 à Cracovie et appartient désormais à Onet, propriété de Ringier Axel Springer Pologne. En janvier, lors d'un grand Sports Champion Gala, les meilleurs sportives et sportifs du pays ont été honorés. Ils avaient été choisis au terme d'un sondage parmi les lecteurs. La plus grande distinction est allée à la joueuse de tennis Iga Świątek.



Que feriez-vous de 1 million de stagiaires?

Nils Körber

Managing Director
de Ringier Afrique du Sud

En mars s'est déroulée à Bangkok la foire PPW Conference, où se sont retrouvés plus de 150 spécialistes des places de marché numériques. La déclaration de Nils Körber, qui parlait dans son exposé de l'évolution de Ringier vers les places de marché soutenues par l'intelligence artificielle, a été applaudie par la direction de la foire comme la meilleure intervention. Körber précise que l'inspiration de la citation provient d'une présentation de Google lors d'un événement organisé par Ringier. Que voulait-il dire? A quoi servent les apprentis et les stagiaires? Il a souligné l'importance d'apprendre à maîtriser stratégiquement les consignes de commande, le «prompt». Il suggère notamment de répartir un projet en petites étapes sur lesquelles l'IA travaille après y avoir été entraînée. Et comme l'IA, on le sait, apprend rapidement, les auxiliaires numériques entraînés deviennent vite une gigantesque armée de collaborateurs...

Pour ne pas oublier

A l'occasion du 6^e anniversaire de la mort de Ján Kuciak et de sa fiancée Martina Kušnírová, des milliers de personnes se sont réunies en plusieurs manifestations afin de commémorer l'assassinat du journaliste de Ringier et de sa compagne, notamment lors d'une manifestation organisée par Aktuality.sk. En parallèle a été publié l'ouvrage «Vražda Jána a Martiny – Vyšetovanie» (en français: «Meurtre de Ján et Martina – Enquête») rédigé par la journaliste d'Aktuality.sk Laura Kello.



Un record après l'autre

65
millions

Tant de pages vues en février 2024, soit 25% de plus que l'année précédente. Ce n'est là qu'un des chiffres record que livre GSP.ro, le média sportif en ligne roumain du Ringier Sports Media Group (RSMG). On a aussi vu de la croissance parmi les utilisateurs uniques: leur nombre a grimpé à 3,92 millions, 12% de plus

qu'un an auparavant. La cause de ce succès tient sûrement aux contenus vidéo de GSP.ro, qui ont été fortement étoffés: 200 de plus que l'année précédente. A ce propos, le nouveau format vidéo «La féminin, by GSP» va naître bientôt. C'est une série qui entend faire mieux connaître aux utilisatrices des sportives de haut niveau du monde entier.

L'avenir du marché de l'emploi

Jobberman Nigeria a organisé pour la sixième fois une manifestation autour des défis futurs du marché du travail. On a parlé cette fois du marché du travail dit informel, où s'exercent des activités privées, à l'abri du regard de l'Etat. Le thème était: «Un chemin vers des transitions économiques durables pour les jeunes gens.» Au Nigeria, quelque 90% de tous les postes de travail nouvellement créés le sont dans le secteur informel. Lors de débats et de tables rondes, des spécialistes ont identifié le vaste potentiel économique que ce secteur repré-

sente pour les jeunes demandeurs d'emploi. La manifestation s'est déroulée le 28 mars à Abuja.



A éécouter

Pour tous ceux qui s'intéressent aux derniers développements technologiques, le podcast «Hard Fork» du «New York Times» est à recommander chaudement. L'émission est animée par les journalistes experts en technologies Kevin Roose et Casey Newton. Roose est connu pour avoir obtenu des prix de chroniqueur technologique au «New York Times» et il est l'auteur de best-sellers comme «Futureproof». Newton, en revanche, est une célèbre plume dans les technologies qui dirigea naguère The Verge et qui a fondé et dirige la newsletter technologique Platformer.

«Hard Fork» parle chaque semaine des sujets les plus importants, les plus excitants et les plus complexes des technologies numériques et de leurs répercussions sur les entreprises et la société. Ses épisodes paraissent tous les vendredis. Je les écoute en voiture, pendant mes promenades ou mon jogging.



Dans le podcast du «New York Times», il est question du futur qui es déjà là.

Quelques exemples des sujets traités dans les derniers épisodes:

- The A.I. Election, Bitcoin's Wall Street Debut and TikTok's Doodad Era
- The Times Sues OpenAI, a Debate Over iMessage and Our New Year's Tech Resolutions
- Google's Epic Loss, Silicon Valley's Curious New Subculture and How 2023 Changed the Internet
- What's Next for OpenAI, Binance Is Binanceled and A.I. Is Eating the Internet
- (Yet Another) Emergency Pod: Sam Altman Is Back

Ces sujets trahissent l'étendue et la profondeur des débats que Roose et Newton animent dans leur podcast. Chaque épisode propose des aperçus des dernières tendances et des développements technologiques agrémentés d'opinions d'experts de ces deux journalistes bien rodés.

Ecoutez et bien du plaisir!

Marc Walder
CEO de Ringier SA

Un bouquet de lauriers

En mars, plusieurs titres Ringier ont eu une occasion de se réjouir. Car c'est alors que le magazine de la branche «Schweizer Journalist» a attribué ses prix dans diverses catégories. Dans la classe souveraine «Journaliste de l'année», Fabian Eberhard s'est assuré le premier rang. Le rédacteur en chef adjoint du «Sonntags-Blick» a été loué pour ses excellentes enquêtes, parmi lesquelles ses révélations sur la Protection suisse des animaux et son enquête sur la FIFA. «Quand les autres arrêtent d'enquêter, il en remet une couche. Fabian est courageux, c'est un bosseur méticuleux, un infatigable gratteur», a déclaré Steffi Buchli, Chief Content Officer de Ringier Médias Suisse. Qui a elle-même obtenu le 3^e prix dans la catégorie «Rédaction en chef». D'autres collaborateurs de Ringier ont été distingués: Sermîn Faki, «Blick» (3^e rang «Politique»), Dominique Strebel, «Beobachter» (2^e rang «Rédaction en chef» et 3^e rang «Rédaction de l'année») et Cedric Schild, izzy projects («Journaliste vidéo de l'année», voir aussi en pages 12-13).



De g. à dr.: Dominique Strebel et Steffi Buchli ont obtenu respectivement la 2^e et la 3^e place de la catégorie «Rédaction en chef» pour le «Beobachter» et le «Blick».



Fabian Eberhard (à gauche) est rédacteur en chef adjoint du «SonntagsBlick» et a été élu «Journaliste de l'année». Fibo Deutsch a travaillé plus de 65 ans pour Ringier AG et a maintenant été honoré pour l'ensemble de son œuvre.

Un autre grand moment fut le Prix pour l'œuvre d'une vie. Il a été attribué à un monument de Ringier, Hans Jürg (Fibo) Deutsch. Dans son éloge, Karl Lüönd a énuméré les multiples postes que Fibo a occupés durant sa longue carrière. C'est ainsi qu'il a notamment été le cofondateur du «SonntagsBlick» et qu'il a travaillé des décennies durant à divers postes pour Ringier SA avant d'atteindre la direction du groupe. Et quels furent pour Fibo Deutsch, 84 ans aujourd'hui, les hauts faits et les déceptions de ses soixante-cinq années chez Ringier? Il se souvient: «Au-delà du lancement du «SonntagsBlick» en 1969 et des records historiques atteints par la «Schweizer Illustrierte», avec un tirage

contrôlé de 309 000 exemplaires quand j'étais rédacteur en chef en 1978, je suis surtout fier d'avoir aidé à faire naître la TV privée en Suisse en 1984. Ce fut un tournant historique pour une entreprise d'édition et d'impression jusqu'alors traditionnelle. Après le démarrage de la TV locale Zürivision avec le pionnier des médias Roger Schawinski, il y eut d'importants engagements chez TeleZüri, à la TV à péage Teleclub, chez Sat1 Suisse, dans la chaîne sportive DFS, chez Presse TV et dans la fondation de RingierTV avec nos productions propres. Je n'ai hélas pas pu empêcher trois échecs: en 1981, après un an seulement, j'ai dû enterrer le newsmagazine «Die Woche»; en 1988, mon projet d'édition locale «Basler Blick» a échoué; et je regrette aujourd'hui encore que, durant toutes ces années, je n'aie pas réussi à lancer avec Ringier une plateforme de médias durable et crédible sur le thème essentiel de la santé.»

Photos: Walter Bieri

Sans cesse en mouvement

Il s'est passé beaucoup de choses depuis la fusion du Groupe Blick et de Ringier Axel Springer Suisse pour former Ringier Médias Suisse (RMS). Le tram 2, qui relie à Zurich les deux sites Pressehaus et Medienpark, est devenu le troisième lieu de travail de la CEO Ladina Heimgartner. Le magazine DOMO a fait le trajet avec elle.

Texte: Daniel Riedel
Photos: Philippe Rossier

Sur la ligne 2, il est plus aisé de ne pas rater la correspondance que dans l'univers des médias. Un tram relie la Pressehaus au Medienpark toutes les sept minutes. Treize arrêts: quand tout va bien, le trajet entre l'Opéra et l'arrêt Kappeli ne dure pas plus de 21 minutes. Parfaitement jouable, il suffit de planifier.

Pour Ladina Heimgartner, CEO de Ringier Médias Suisse (RMS), tout ne roule pas toujours selon l'horaire. «Ce serait quand même singulier», commente la cheffe de RMS. Depuis la fin de l'an dernier et la fusion du Groupe Blick et de Ringier Axel Springer Suisse pour en faire Ringier Médias Suisse, il y a 20 marques de médias de premier plan à conduire vers l'avenir. Avec tout ce que cela comporte d'inconnues dans un contexte de marché incertain et face à des concurrents globaux comme Google, Meta et C^{ie}.

Départ à **Opernhaus**. Le voyage commence, du temps pour se cultiver. «Au RMS-Townhall, au cinéma Corso, nous avons débattu avec les collaborateurs des pulsations propres aux diverses unités, rédactions, équipes et domaines. C'est magnifique, c'est important et sain pour chaque titre. Mais il nous importe tout autant de trouver un rythme commun, puissant, pour l'ensemble de la maison d'édition. A cette fin, nous devons créer une culture propre à RMS qui offre une perspective à chacun de ses

1000 employés.» Et comment est-ce censé fonctionner? «Cela commence modestement, avec des canaux Slack communs, une newsletter RMS, des événements réunissant les collaborateurs, notre podcast et des sondages à l'aide desquels nous entendons sans cesse ressentir et écouter la pulsation de RMS.»

Prochain arrêt: **Bellevue**. A quoi ressemblent les perspectives 2024? «Pour nous tous, le début de l'année a été très difficile. De nouvelles équipes, de nouveaux processus, de nouveaux visages, de nouvelles compétences. Je crois que nous nous sommes lentement rodés et constatons les premiers succès. On ressent le nouvel esprit lorsqu'on contemple par exemple la nouvelle newsroom avec son super-desk RMS et que l'on voit combien les titres savent déjà travailler ensemble, coopérer. Il se crée là quelque chose de grand et de bon.»

Le soleil brille à **Bürkliplatz**. La Limmat s'écoule à droite, le lac scintille à gauche. Les montagnes se détachent sur l'horizon. «C'est presque kitsch», commente Ladina. Elle lie le lac à sa nouvelle passion: conduire des bateaux. «Je suis en train de passer mon permis pour bateau à moteur. J'ai eu le permis espagnol l'an passé en trois jours. Il faut nettement plus de temps pour le permis suisse. En revanche, j'espère que je naviguerai mieux...»

C'est comme chez nous.
Parfois, ça crisse et ça secoue.
L'important est de rester sur
les rails et de ne pas perdre
l'objectif de vue. ”



On continue: **Kantonalbank**. Le site parfait pour les chiffres de RMS.

- Quelque 1000 collaborateurs
- 20 marques de médias suisses de premier plan
- 3 millions de lecteurs print
- Plus de 700 000 abonnés
- Environ 2,9 millions d'utilisateurs numériques uniques par jour
- Donc au total environ 4,6 millions de lecteurs et d'utilisateurs

«Quand on prend tout en compte, nous atteignons à peu près 66% de la population suisse de plus de 14 ans. Un chiffre inouï qui montre à quel point nous sommes forts, quelle est la puissance de nos titres et de nos marques.»

A **Paradeplatz**, c'est pareil: impossible d'échapper aux chiffres. Comment vont les affaires? «Nous remarquons que, pour leurs dépenses de marketing, les clients de la pub naviguent à vue. C'est dû à de multiples facteurs: les deux guerres en cours, la hausse des coûts de la vie et de l'énergie, en partie l'inflation. Et bien sûr s'y ajoutent pour nos lecteurs et utilisateurs les coûts d'abonnement.»

L'iPhone sonne à la **Sihlstrasse**. «Mais je n'aime pas trop téléphoner dans le tram, je préfère écouter de la musique. Ce que je préfère aujourd'hui, c'est Beyoncé et son «Texas Hold 'em». Ou un podcast de temps en temps Son conseil: «Le passer à la vitesse 1,5 ou carrément double.»

pour finir directrice générale adjointe. C'est sûr que ça m'a marquée.» Et alors? «Je me sens bien chez Ringier et pour Ringier Médias Suisse les choses ne font que commencer. Ma nouvelle tâche, avec tous ses défis, me plaît toujours énormément. En plus, j'aime beaucoup les gens chez Ringier. Comme le travail est très exigeant et stressant, cela aide d'avoir d'aussi chouettes collègues.»

Petit coupe-faim à la **Kalkbreite**: des noix. «Il ne me reste souvent pas assez de temps pour manger, du moins pendant la journée. En revanche, le soir, j'aime cuisiner et, avec ma compagne et les amis, je teste tout le temps de nouveaux restaurants. En ce moment, j'essaie de veiller davantage à une nourriture saine. Mais je m'autorise une grande exception: un Coca de temps en temps.»

Prochain arrêt: **Lochergut**. Quelle était au fond l'idée qui a présidé à l'intégration de Blick et des titres de l'ex-Ringier Axel Springer Suisse? «L'idée de base est de jouer encore plus résolument les atouts individuels de nos marques et de les combiner. D'abord Blick, interlocuteur suisse numéro un pour les news et le sport, qui jouit désormais d'un très grand attrait numérique. D'autre part, nos superbes hebdomadaires et magazines et, par conséquent, un contenu plus détaillé qui couvre chez Blick.ch un besoin en contenus approfondis tout en administrant de la vita-

Opernhaus

Bellevue

Bürkliplatz

Kantonalbank

Paradeplatz

Sihlstrasse

2

Embouteillage à **Stauffacher**. Combien de courriels s'entassent quotidiennement dans la boîte à lettres de la CEO de RMS? Elle rit: «J'examine mes mails avec soin, je les supprime ou les classe avec la plus grande rigueur. On ne devrait jamais avoir plus de 100 e-mails non traités dans sa boîte. Le lundi matin je démarre avec au maximum 20 e-mails, le vendredi la barre des 100 est en général dépassée. Mais mes collègues savent qu'en cas d'urgence un message WhatsApp est efficace et rapide.»

Changement de wattman au **Bezirksgebäude**. Changement? Il y a eu quelque chose, non? «Tu veux parler de la direction générale de la SSR?» Tout juste. «Après le départ annoncé de Gilles Marchand, j'ai bien compris qu'en raison de mon passé à la SSR ma candidature était évidente. Après tout, je suis un pur produit SSR, où j'ai passé près d'un tiers de ma vie dans diverses fonctions,



Ladina Heimgartner aime profiter du trajet en tram pour écouter de la musique ou des podcasts. Elle a d'ailleurs elle-même lancé un podcast, «Linie 2», qui résume la réunion du Groupe Blick et de RASCH sous le toit de Ringier Médias Suisse.

mine numérique aux contenus des magazines. Les chiffres montrent que ce «content play» fonctionne: la diffusion de ce qu'était naguère un classique article de magazine génère à l'aide de Blick.ch non seulement dix à quinze fois plus de consultations mais entraîne aussi une hausse significative de nouveaux abonnements Blick+. Une situation gagnant-gagnant classique.»



Freinage à mort, alerte sonore et stop inopiné avant la **Zypressenstrasse**. «C'est comme chez nous. Parfois, ça crisse et ça secoue. L'important est de rester sur les rails et de ne pas perdre l'objectif de vue.»

Le tram se remplit à l'**Albisriederplatz**. «Comme j'habite Seebach, j'utilise beaucoup les transports publics. J'en suis presque devenue une experte», rigole Ladina Heimgartner. C'est-à-dire? «Je sais où monter le plus confortablement et, au fond, j'aime bien cette condition un peu instable du pendulaire soir et matin. Je laisse la voiture chez moi afin d'avoir du temps pour autre chose à l'aller et au retour.»

Au **Letzigrund**, domicile des Grasshoppers et du FC Zurich, question sur le travail d'équipe. «Je suis heureuse et fière de pouvoir, chez Ringier Médias Suisse, non seulement travailler avec un millier de fantastiques collaborateurs mais aussi constater combien tous tirent à la même corde et se montrent réceptifs à la nouveauté. Exemple: leur curiosité, leur intérêt pour les outils d'IA qui sont désormais intensivement utilisés dans toute l'entreprise – et qui allègent en partie notre travail.»

Presque à destination: **Freihofstrasse**. On parle toujours d'IA. «L'important est qu'en tant que maison d'édition nous ne perdions pas le contact sur ce sujet. Dans la branche, nous avons déjà amèrement payé deux fois cette faute. Au début, internet ne nous intéressait guère, puis nous avons dormi face à l'irruption des réseaux sociaux avec le smartphone. En ce moment, nous sommes au milieu d'une troisième phase de transformation et le comportement des utilisateurs envers nos contenus va radicalement changer. C'est pourquoi notre coopération avec Google en matière de chatbot est tellement essentielle. Et c'est pourquoi nous devons aborder les bras ouverts, avec une authentique passion, les nouvelles opportunités que l'IA nous propose. Pas avec le présup-



On rencontre souvent Ladina Heimgartner, CEO de Ringier Médias Suisse, sur la ligne 2 du tram, qui relie les deux sites zurichois de Ringier, la Pressehaus et le Medienpark.

posé que l'intelligence artificielle nous remplacera complètement un jour mais dans l'idée que nous pourrions présenter nos contenus remarquables et innovants de telle façon que nous garderons à l'avenir notre raison d'être en tant qu'éditeur de médias.»

Arrivée au Medienpark, arrêt **Kappeli**. Qu'est-ce qui compte alors? Ladina Heimgartner réfléchit, le tram repart. «Au fond, l'image est adéquate: chez Ringier Médias Suisse aussi, nous devons mettre plein de choses sur les rails, parfois peut-être changer de tram, tirer le frein en cas de nécessité puis réaccélérer tout de suite.» Car l'objectif tombe sous le sens: devenir l'éditeur de médias le plus innovant et le plus puissant du pays. ●



L'équipe est marrante, culottée, rusée. «Izzy» est une jeune marque de médias de Ringier Médias Suisse qui, dans ses vidéos, a réinventé le storytelling sous la forme d'un mix de documentation et de comédie. Son dernier coup, le film «Die Einzeltrick-Betrüger» (le coup du faux neveu), a fait l'effet d'une bombe dans le paysage médiatique helvétique. Nous avons rencontré les cinq potes de l'équipe d'«Izzy» et guigné dans leur boîte à malices.

L'équipe d'«Izzy» dans son antre, un appartement zurichois.

De g. à dr.: Florian Scholl, Larissa Langone, Aurelio Simione, Cedric Schild et Milutin Draskovic.

Texte: Katrin Ambühl
Photo: Julian Metzger

Le club des cinq traque les arnaqueurs du téléphone

Le principe Izzy

«Dans ce film, il y a tout ce que nous avons appris au cours des six ou sept dernières années», annonce Florian Scholl, un des cinq producteurs d'«Izzy». Il parle des enquêtes sous forme de clips vidéo, à la fois marrantes et sérieuses. C'est ainsi que, lors d'un appel téléphonique à une place d'armes, Cedric Schild, le leader d'«Izzy», se fait passer pour un major de l'armée suisse et obtient sans mal des informations sensibles. L'équipe a également tracé en secret un agroglyphe (plus connu sous le terme de «crop circle») et presque tous les médias sont tombés dans le panneau et ont publié les hypothèses les plus farfelues. Les idées d'«Izzy» ne sont de loin pas toutes concrétisées. «Dans notre boulot, il y a pas mal de déchets», admet Cedric. Car l'équipe d'«Izzy» a toujours un tas d'idées en cours. «C'est comme un carrousel: tout à coup un sujet s'impose tandis que les autres continuent de tourner», explique Milutin Draskovic, un autre membre de l'équipe. L'escroquerie au faux petit-fils ou au neveu l'a illustré. Les journalistes voulaient en faire un sujet il y a quatre ans déjà. «Ça s'est passé comme chaque fois: nous sentons qu'une idée pourrait marcher mais qu'on ne saura pas la raconter en cinq minutes», précise Aurelio Simone. Mais cette fois le projet a échoué face à un obstacle administratif: l'achat de numéros de téléphone fixe avec des noms inventés – une nécessité pour une histoire d'escroquerie téléphonique – a été peu apprécié par la compagnie de téléphonie. Alors l'histoire du petit-fils ou du neveu a continué de tourner quelques années sur le carrousel. Ce n'est que lorsqu'il a été possible d'insérer en ligne de nouveaux numéros fixes dans l'annuaire qu'a retenti l'alerte: «Action!» C'était il y a un an.

Le film

Le coup du neveu consiste à communiquer à des gens une nouvelle choc au téléphone, à construire avec eux un lien de confiance et, finalement, à promettre une solution du problème en échange de la remise rapide d'argent comptant. Des bandes professionnelles ciblent les personnes âgées en partant de l'idée qu'elles conservent des valeurs et du cash à la maison et qu'il est plus aisé de les manipuler. L'idée d'«Izzy» était de jouer les victimes potentielles et de mener les escrocs en bateau, voire mieux: de les confondre. «Izzy» a enregistré d'innombrables numéros de téléphone assortis de titulaires aux prénoms sonnant vieux – ceux que les escrocs recherchent. Puis l'attente a commencé. «Quand au bout de trois mois il y a bel et bien eu un appel, j'ai failli faire dans ma culotte, car j'ai compris que des malfaiteurs étaient à l'œuvre», se rappelle Cedric Schild qui, vu son passé de comédien, assumait le rôle du pigeon au téléphone. Mais les escrocs téléphoniques sont prudents et malins: au début, ils ont reniflé l'entourloupette et raccroché. Jusqu'à la première remise d'argent, il a fallu plusieurs essais.

Les chiffres

Grâce au film «Die Enkeltrick-Betrüger», cinq messagers ont pu être interceptés. En douze mois, «Izzy» a tourné plus de 1200 minutes d'enregistrements téléphoniques issus de vrais appels d'escrocs. «Lors de la première remise d'argent, je rentrais tout juste de vacances en Thaïlande. Lorsque l'escroc nous a demandé de compter l'argent, nous avons utilisé le reste de mes bahts thaïlandais», raconte Larissa Langone en rigolant.

En plus des entretiens téléphoniques avec les escrocs et des remises d'argent factices, le montage du film aura été un gros défi. «Nous avons examiné le matériel produit jusqu'à tomber évanouis, nous n'avons cessé de couper et de couper», se souvient Aurelio. «Il y a eu 22 versions du film», complète Larissa qui, avec Aurelio, a transformé sans aide extérieure tout ce matériel brut en un film qui a vraiment une identité. «Nous faisons notre truc à nous. Nous ne voulions pas faire un doc ni du divertissement mais raconter une histoire à notre manière», poursuit Larissa. Pendant les 24 premières

heures après son lancement, début février 2024, on a enregistré 17 000 flux payants et plus de 300 000 pages vues sur Blick.ch et l'appli Blick. Et les réseaux sociaux d'«Izzy» dénombrent plus de 700 000 followers. Lors de l'édition 2023 du prix «Journalistes de l'année», Cedric Schild s'est classé premier dans la catégorie vidéo. Cela dit, «Izzy» n'est de loin pas censé être un one man show.

L'équipe

Dans la phase de préparation du film, il y a eu de la tension et des situations épineuses. Et de la trouille? «Non. Les moments où il y avait bel et bien remise d'argent ressemblaient plutôt à une épreuve de force», précise Milu. Et plus ça marchait, plus l'équipe était aguerrie, détendue. «Lorsque nous en sommes arrivés à deux, trois remises d'argent réussies, nous avons su que nous

ne pourrions que faire mieux, cela nous a mis plus à l'aise», commente Cedric. Une saine dose de respect, une solide préparation et des entretiens avec des professionnels se sont avérés nécessaires pour assurer tant que faire se peut, ajoute Florian. «A l'étranger, il y a tellement de journalistes qui font des trucs encore plus extrêmes et prennent consciemment des risques.» Dangers, crises, tension: ce qui, d'habitude, pèse sur une équipe est chez «Izzy» un moteur. «Dans les périodes intenses, plus rudes, nous sommes plus unis que jamais. On le constate dans le film, assure Larissa. La confiance règne au sein de l'équipe, nous avons tous un peu la même idée de ce qu'est un bon projet et nous nous entendons sur le plan personnel. C'est un immense avantage.» En cas de stress et de tension, il faut un dérivatif. Chez

«Izzy», il est omniprésent: «Notre instinct du jeu est très prononcé, explique Aurelio, le regard pétillant. Après tout, il ne faut pas perdre le plaisir au travail...» ●

“
Nous
faisons
notre truc
à nous.”



Le film de 80 minutes «Die Enkeltrick-Betrüger» est disponible en streaming pour CHF 3.90 en allemand sur enkeltrickbetrueger.ch.

“
La Suisse comme
projet phare
”



La gestion durable gagne sans cesse en importance. Dans cet esprit, les Nations unies ont donné le jour en 2006 à l'initiative Environmental Social Governance (ESG), avec pour objectif d'inciter les entreprises à intégrer les aspects de durabilité dans leur gestion. Depuis 2021, Ringier a également développé son concept ESG et publié un premier rapport ESG dans le rapport annuel 2023. L'encadré indique de quoi il est question et quels sont les points clés de la stratégie ESG de Ringier. Nous avons demandé à Roman Bargezi, administrateur chez Ringier et membre de la commission ESG, ce que cela signifie pour Ringier, pour les collaborateurs et personnellement pour lui.

Interview: Katrin Ambühl | Photo: Simon Habegger

Pourquoi le thème Environmental Social Governance vous tient-il personnellement à cœur?

Je considère que ce qui est important pour moi et pour Ringier est une seule et même chose. Assumer sa responsabilité sociale fait partie de l'ADN de Ringier, comme le montrent bien des exemples. En tant que membre de la famille, j'ai grandi avec ces valeurs.

Pouvez-vous donner quelques exemples tirés de l'histoire de l'entreprise?

Mon arrière-grand-père, Paul Ringier, a créé en 1936 la fondation Familienhilfe Paul Ringier à Zofingue pour soutenir les collaborateurs en difficulté. Cela se passait avant même que n'existe en Suisse une prévoyance vieillesse! La fondation a ensuite été restructurée en 1981 en Humanitas Stiftung. Sans parler de la Hans Ringier Stiftung, qui s'investit en faveur du journalisme. Par tradition, nous nous sommes également toujours engagés au niveau local, à petite échelle. Le risque existe qu'en considérant le monde entier avec toutes ses crises, on oublie les problèmes et la détresse devant notre propre porte. C'est pourquoi les thèmes locaux me tiennent très à cœur. La fondation SOS Beobachter, qui aide depuis quarante ans des personnes touchées par la pauvreté, est un bel exemple d'engagement en Suisse. C'est d'autant mieux que c'est l'initiative d'un média Ringier.

Pour quelles raisons Ringier a-t-elle lancé une initiative ESG?

Les exigences légales en la matière se multiplient sans cesse et nous entendons nous y préparer. Mais, comme mentionné, nous nous sommes toujours engagés socialement et avons veillé à la durabilité. Nous l'avons toujours fait avec science et conscience, mais il manquait un processus structuré. C'est ça que nous voulons atteindre avec l'ESG: structurer, analyser et mesurer nos engagements. Nous entendons suivre nos efforts à la trace et les rendre visibles.

Que s'est-il passé pendant tout le temps écoulé entre les premiers débats sur le sujet et la parution du rapport ESG en mai de cette année?

En intégrant les parties prenantes internes et externes, nous avons évalué quelles étaient les thématiques les plus pertinentes pour Ringier. Nous avons également analysé, par exemple, à quel point nous étions bons en

termes de ressources humaines et où nous en étions en termes de mesures environnementales et de diversité et inclusion. Sur la base des résultats, quatre axes ESG, appelés clusters, ont été définis: Environnement et matières premières, Diversité et égalité des chances, Pilier de la démocratie et entreprise citoyenne, Lieu de travail souhaitable.

Qu'en est-il sorti?

Nous aimerions renforcer encore l'actuel engagement de Ringier dans le domaine énergie et environnement et le communiquer plus activement. A cet égard, nous entreprenons déjà quelque chose, notamment avec les stations de recyclage sur les lieux de travail, en matière de gaspillage alimentaire et dans le recours à de l'énergie verte.

Et sur quel point Ringier est-elle déjà bien placée?

Sur le thème diversité et inclusion. L'initiative EqualVoice est un projet exemplaire en la matière.

Pour en revenir au thème environnement et énergie, où il y a manifestement encore une marge de rattrapage, où en est-on?

Nous sommes en train de calculer l'empreinte carbone de l'entreprise (Corporate Carbon Footprint, CCF) 2023. Nous le faisons en coopération avec l'entreprise myclimate. Nous verrons alors où nous en sommes et quelles mesures nous prendrons pour l'avenir. Il ne faut pas oublier que toutes les activités doivent aussi être économiquement acceptables et saines pour l'entreprise.

Les collaborateurs de Ringier sont-ils impliqués dans les activités ESG?

Bien sûr! Les initiatives ESG ne sont pas simplement édictées d'en haut. Nous dépendons de la participation des collaborateurs. Ce n'est que tous ensemble que nous pourrions rendre notre entreprise meilleure.

Comment cet échange est-il concrètement abordé?

Cela a commencé avec la Ringier Green Week en avril 2024, une série de «live sessions» interactives avec des spécialistes de l'environnement externes et des intervenants internes qui ont exposé les sujets environnementaux de Ringier. Dans une première étape, il s'agit de créer une prise de conscience et de communiquer di-

verses initiatives aux collaborateurs, ensuite aux parties prenantes et au public. D'ailleurs, dès l'élaboration du concept ESG, des collaborateurs de divers secteurs ont été associés en tant que membres de la task force ESG.

Ringier est très internationalisée. Comment des activités ESG peuvent-elles être planifiées pour des pays aussi différents?

Pour l'heure, nous nous concentrons clairement sur la Suisse. Planifier dès le début pour l'international aurait été trop complexe. Notre objectif est que la Suisse serve de projet phare; une fois que ce projet se sera établi, nous étendrons pas à pas les activités aux 19 autres pays dans lesquels Ringier travaille actuellement. Cela dit, nous entretenons un intense échange avec eux, parce que nous pouvons en apprendre quelque chose d'utile pour la Suisse. Et nos entreprises, en particulier celles de l'UE, ont elles aussi, aujourd'hui déjà, quelques contraintes d'information ESG.

Un des quatre thèmes centraux (clusters) du rapport ESG se nomme «Lieu de travail souhaitable». C'est joli, mais qu'est-ce que cela signifie dans le détail?

D'une part, évidemment, proposer des locaux de travail agréables. Mais le climat de travail, la culture d'entreprise sont encore plus importants. Il ne suffit pas de proposer des pommes gratuites pour créer un poste de travail désirable. Il y faut aussi un bon climat de travail, une culture vécue. Car ce n'est que dans un bon environnement que les gens aiment travailler.

Mais c'est difficile à contrôler...

La difficulté est que ça ne se mesure guère. Il faut beaucoup de communication à l'interne comme à l'extérieur. Sur ce point, notre code de conduite est sûrement une approche essentielle. Personnellement, il m'importe aussi qu'en tant qu'employeurs nous ne considérions pas nos collaborateurs comme de simples forces de travail. Ils doivent aussi avoir du temps libre, du temps pour leur famille. Chez Ringier, personne ne doit s'épuiser. En outre, il faut un bon encadrement, ce que nous pouvons stimuler par des formations pour les cadres.

L'art sur les lieux de travail fait-il aussi partie d'un poste de travail attrayant?

Bien sûr. L'art fait partie de l'identité de Ringier, de sa culture d'entreprise. L'art stimule le cerveau, constitue une matière à réflexion et vivifie.

A propos d'art, il n'y a pas si longtemps, vous avez accompli une formation de photographe. Est-ce pour vous un passe-temps ou une profession?

Je consacre environ 10% de mon temps à la photographie, de préférence à des sujets liés à l'être humain, y compris des mariages. Par ailleurs, je travaille en ce moment sur un projet photographique pour une parution de «Landliebe» à l'automne...●

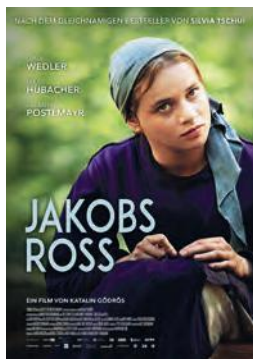
Environmental Social Governance (ESG) décrit l'activité durable d'une entreprise. Cela signifie un comportement qui ne vise pas que le succès et la croissance mais implique que les entreprises s'efforcent d'avoir une influence positive sur l'environnement. Ce sont des aspects qui se font toujours plus importants pour les collaborateurs, les clients et les parties prenantes. Chez Ringier, les facteurs ESG jouent depuis longtemps un rôle important. Afin de concerter les efforts de Ringier en la matière et de les rendre mesurables et visibles, Ringier SA a développé un concept ESG pour l'ensemble du groupe et procédé à une analyse de matérialité effective afin d'établir les principaux thèmes de durabilité pour Ringier. Un sondage de 2022 auprès des parties prenantes internes et externes sur les thèmes standards de la Global Reporting Initiative (GRI) indique quatre axes ESG stratégiques: **Environnement et matières premières**, **Diversité et égalité des chances**, **Pilier de la démocratie et entreprise citoyenne**, enfin

Lieu de travail souhaitable. A l'avenir, Ringier entend mettre en route des activités ciblées dans ces quatre domaines. Concrètement, les prochaines étapes sont notamment les suivantes: calcul de l'empreinte carbone (Corporate Carbon Footprint, CCF) pour l'exercice 2023 qui sera évaluée avec l'entreprise myclimate; par ailleurs on visera une certification EDGE, un standard en matière de diversité, d'égalité des droits et d'inclusion; enfin l'initiative RH Ringier Explore, un programme d'échanges destiné aux collaborateurs Ringier, sera encore développée.



Accès au rapport annuel de Ringier avec le rapport ESG.

La première du film «Jakobs Ross» a eu lieu en janvier dernier. Le scénario est tiré du roman homonyme de Silvia Tschui.



Texte: Katrin Ambühl
Photo: Jessica Keller

Silvia Tschui (*1974), journaliste chez «Blick», traite depuis 2004 de sujets touchant à l'environnement, à la science et à la technique. Elle a obtenu un bachelor en lettres de l'Institut littéraire de Bienne et un First Class Degree en design graphique et film d'animation au Central Saint Martins College de Londres. Pour ses travaux littéraires «Jakobs Ross» et «Der Wod», elle a obtenu le Prix de la ville de Zurich et été nommée au Prix Bachmann en 2019.

Silvia Tschui passe indifféremment de la newsroom à son écritoire, puis à la scène. Elle écrit pour «Blick», signe des romans et compose en ce moment un livret pour l'opéra. Comment s'y prend-elle? Quel est le secret de sa fougue? Approche en trois actes.

Digne d'un film

Elsie a visuellement pris vie en janvier 2024. Elle est l'actrice principale du film «Jakobs Ross» (ndlr: le cheval de Jacob), évocation d'une servante du XIX^e siècle qui chante admirablement et caresse de grands rêves. Mais les aléas de la vie font qu'on a plutôt affaire à un cauchemar: ils sont rudes, amers. Le film «Jakobs Ross» est tiré du roman homonyme de Silvia Tschui, paru en 2014 chez Nagel & Kimche. Filmer son propre livre: le rêve de tout auteur? «C'est en tout cas comme de gagner à la loterie, admet Silvia Tschui. C'est sûr que n'importe quel auteur espère que l'histoire continuera pour atteindre un nouveau public.»

Elle a vendu les droits du film mais le geste ne lui a pas paru aisé. «Mais au bout du compte j'ai décidé de laisser Elsie et le cheval galoper au loin, notamment parce que je travaillais déjà sur le roman suivant.» Ce qu'elle a le plus apprécié dans ce projet de film fut d'abord le fait que toute une équipe s'occupait d'une chose qui était sortie de sa tête et, par ailleurs: «Des gens ont pu payer leur loyer, acheter des vêtements à leurs enfants, dresser la table du repas juste parce que dans mon cerveau quelques synapses se sont connectées de façon créative. C'est quand même magique!»

Le dilemme du temps

L'auteure rappelle cependant qu'elle doit aussi gagner sa vie. Pour elle et son fils. Si bien que la gestion du temps fait partie intégrante de son quotidien. Et surtout le jonglage permanent entre les multiples

La poly-valente



projets, entre le métier et le rôle de mère. «Lors de ma première série de lectures publiques de «Jakobs Ross», mon fils, encore petit, et ma mère étaient toujours présents», se rappelle-t-elle. Or son expérience lui suggère que les plans de production des éditeurs de livres ne sont pas précisément conciliables avec ceux d'une famille. «Quand au bout de deux ans tu ne livres pas un deuxième roman, tu es out.» Pour son second ouvrage, «Der Wod», elle dû repartir de zéro et frapper aux portes des maisons d'édition. Finalement, Rowohlt Verlag a publié son deuxième livre. Pour achever le manuscrit, Silvia Tschui a été aidée par la ville de Zurich par le biais d'une bourse de six mois. Une période rémunérée pendant laquelle elle a pu se consacrer entièrement à l'écriture.

La gestion du temps pendant sa période chez «Blick», où elle avait encore des horaires matinaux, n'a pas été aussi aisée. Son travail débutait bien avant l'ouverture de la crèche. «Ça a marché uniquement parce que ma mère débarquait chez moi tous les jours à 5 heures du matin. Sans elle, cela n'aurait pas été possible.» Aujourd'hui, Silvia Tschui n'a plus ce pro-

blème mais, pour ses diverses occupations, pour tous ses mandats, elle a toujours besoin d'un espace de liberté – que son employeur lui accorde régulièrement. «Je dois vraiment tresser une couronne à Ringier. J'ai déjà pu prendre deux fois des congés pour travailler sur mes propres projets. Tous les employeurs ne sont aussi souples. J'en suis très reconnaissante.»

Mille choses dans la tête

En ce moment, elle travaille à 90% pour Ringier, principalement pour le magazine du «Sonntagsblick». «Ce qu'il y a de beau avec ce job, c'est qu'il me permet d'atteindre un large public. Et je peux travailler sur les sujets

qui me semblent primordiaux.» Elle ne recule pas pour autant devant les sujets peu ragoûtants. Comme en 2017, pour son reportage dans un abattoir où elle a observé de près les équarisseurs et même participé à l'éviscération des bêtes. Une expérience dérangeante qui lui permet de se demander si les carnivores ne devraient pas en savoir davantage sur la manière dont leur steak arrive dans l'assiette.

Les phrases hautes en couleur font partie intégrante de ce qu'elle écrit. Cela est peut-être dû à sa formation en design graphique & animation à Londres, où elle a également travaillé sur des films d'animation. «J'aime tout ce qui est visuel. Et pour moi, écrire, c'est comme filmer. Je réfléchis toujours dans dix directions à la fois, j'aime quand ça va vite.» C'est ainsi qu'aujourd'hui Silvia Tschui écrit à la fois pour «Blick» et pour l'opéra de Zurich tout en travaillant sur le scénario d'une série. Et en même temps, le sujet et la trame de son prochain roman se bousculent déjà dans sa tête. ●



Un héros qui a du cœur

Cet homme qui n'a qu'une main possède des super-pouvoirs. Il sait voler, il est fort comme un ours et il est sans cesse en mission. Sa mission? Montrer aux enfants qu'ils peuvent faire d'une apparente faiblesse une force, les soutenir dans l'estime qu'ils ont d'eux-mêmes et les rendre ainsi plus tolérants. Il fait tout cela sous le nom de Bionicman, parcourt les salles de classe et se fait un succès comme conteur dans sa propre série de BD.

Texte: Katrin Ambühl

Michel Fornasier, 46 ans, m'accueille tout en haut, comme on s'y attend un peu de la part d'un super-héros: dans son logis du 15^e étage d'un gratte-ciel de Stettbach (ZH). Ce qui attire mon regard, ce n'est pas l'absence de la prothèse high-tech de la main, justement partie pour réparation en Suède à cause d'un contact défectueux. Ni la vue extraordinaire sur la vallée de la Glatt, mais bien la tenue de super-héros accrochée dans un coin. Michel l'enfile et se mue en héros Bionicman lorsqu'il s'exprime, dans les jardins d'enfants et les écoles, sur l'estime de soi, la tolérance et l'altérité.

Mais lors de ma visite il est simplement Michel, quand bien même le personnage et la personne sont les mêmes. «Bionicman n'est pas un rôle, je le deviens vraiment», assure-t-il tout en citant Peter Pan dont une formule est devenue son credo: «Crois en toi et ne deviens jamais (tout à fait) adulte.» Cela dit, son attitude positive et la conviction que sa faiblesse est une force ne se sont pas imposées du jour au lendemain.

Il sait ce que c'est d'être différent puisqu'il est né sans la main droite (en jargon médical, on parle de dysmélie). Et ce n'est pas si rare que ça. En Suisse, chaque année, entre 200 et 300 bébés naissent avec une main ou un bras en moins. Le petit Michel n'a compris qu'il était différent qu'une fois confronté à d'autres enfants. «Quand j'étais en consultation chez le technicien orthopédiste à l'âge de 7 ans, ce fut comme un film d'horreur», se rappelle-t-il en pensant aux prothèses couleur peau qu'il voyait pour la première fois. Plus tard, il lui est arrivé de tricher lors de rendez-vous en bandant sa prothèse et en invoquant un accident de sport. «J'ai caché mon moignon droit pendant trente-cinq ans», avoue-t-il.

Après avoir longtemps travaillé dans la finance, il est passé dans des ONG comme Amnesty International et l'Unicef avant de fonder en 2018 sa propre fondation, Give Children a Hand, qui facilite l'accès des enfants à des prothèses de la main créées avec une imprimante 3D. Pas de celles couleur peau qu'il portait quand il était enfant. «Nous voulons que les enfants puissent participer à la conception de leur prothèse, y compris en les décorant de licornes sur fond rose ou de petites autos.» En travaillant sur sa fondation, il a pris conscience que les enfants n'ont pas seulement besoin de moyens auxiliaires physiques mais aussi d'un soutien mental et de modèles positifs. L'idée du personnage de super-héros est venue des enfants. «Quand ils ont vu ma main high-tech, ils m'ont demandé si elle me conférait des super-pouvoirs», confie Michel. C'est ainsi qu'est né Bionicman.

Désormais, il ne se rend plus seulement dans des écoles ou des stages de sport mais apparaît aussi sous forme de

BD dans «Bionicmania». Le dernier épisode, intitulé «Eveille ton super-pouvoir», comprend 15 histoires brèves dessinées par divers artistes, y compris de grands noms qui travaillent pour Marvel et DC Comics. A la différence des premiers épisodes, Bionicman n'est plus le seul et unique sauveur mais un membre de la famille des Bionics. Si Michel reste le personnage Bionicman, il y a aussi une héroïne nommée Bionica, qui constitue un véritable exemple: Gina Rühl, une Allemande de 24 ans, a perdu le bras gauche en 2019 dans un grave accident de moto. Après s'être remise de ce coup du sort, elle s'est présentée au concours de beauté de Miss Allemagne et, en 2022, elle est devenue vice-Miss Germany.

Aujourd'hui, elle n'est pas le simple pendant féminin de Bionicman, mais elle l'accompagne dans ses visites dans les écoles et les hôpitaux. La famille de la BD comprend en outre le chien Biog et le chat pirate Blau, qui portent eux aussi des prothèses et possèdent des super-pouvoirs. A

eux quatre, ils revendent dans leurs aventures la diversité, l'humanité et la tolérance, des thèmes qui ne sont pas importants seulement aux yeux d'enfants affectés d'un handicap. «Les enfants peuvent également voir comme une tare des oreilles décollées, une tache de vin ou un écartement dentaire», pense Michel. Ses BD et ses visites s'adressent ainsi à tous les enfants. «Les Bionics ne peuvent empêcher le mobbing, mais ils donnent aux enfants la force de le surmonter», Michel en est convaincu.



fants la force de le surmonter», Michel en est convaincu.



Michel Fornasier et Gina Rühl, alias Bionicman et Bionica, s'engagent à améliorer la confiance en soi des enfants et à prévenir le harcèlement en intervenant dans les écoles et en publiant leurs bandes dessinées.



Michel Fornasier avec son costume de héros, dans lequel il se glisse lors de ses représentations et devient Bionicman. Le M sur la poitrine ne signifie d'ailleurs pas Michel, mais «Menschlichkeit» (humanité).

«Ce sont les écoles qui s'adressent à Gina ou à moi pour les présentations», signale Michel. Qui précise: «Les présentations de Bionica et Bionicman ne sont pas un simple divertissement mais de la ludopédagogie. C'est pourquoi il est essentiel que les écoles parlent de mobbing et d'exclusion et préparent notre venue.» Il est aussi invité par des entreprises pour des débats et des animations sur les thèmes très en vogue de la diversité et de l'inclusion. Dans ces cas-là, il ne se présente pas comme Bionicman mais bien comme Michel Fornasier. Les présentations, animations et BD, de même que sa fondation Give Children a Hand, sont désormais un job à plein temps. Mais pas seulement. «Ce que je fais est à la fois une vocation et une affaire de cœur», ajoute Michel qui, en ce moment, a un agenda plein. La prochaine BD paraîtra fin août, mais ce formidable touche-à-tout travaille également sur un dessin animé de «Bionicmania».

Est-ce dû à l'énergie positive qui émane de Michel ou à son costume de super-héros? Je suis prête à croire que Bionicman, avec son costume de héros et sa cape bleue, se dispose à décoller de son appartement du 15^e étage pour diffuser dans le monde entier son message en faveur de plus d'humanité et d'acceptation. Tout comme dans les BD. ●

www.bionicmania.com

Confidence Shield

Le nouveau projet que Michel Fornasier contribue à lancer est le Confidence Shield (bouclier de confiance). Ce produit, un bracelet, peut être porté par tous les enfants. Il est censé former un bouclier de protection, un porte-bonheur, un motivateur, un fidèle compagnon des enfants. Il leur rappelle qu'ils sont tous des super-héros. Car, dans la vie quotidienne, les enfants vivent souvent des situations difficiles, trop exigeantes, surtout quand ils sont les cibles de mobbing, d'exclusion ou de violence de la part de leurs congénères. Cette initiative est l'œuvre de Michel Fornasier et de sa fondation Give Children a Hand, mais aussi de Gina Rühl (Bionica dans la BD) et de la start-up macu4 qui développe de nouveaux concepts de moyens auxiliaires orthopédiques et produit le Confidence Shield depuis le début de l'année.

www.confidence-shield.com



Un petit aperçu de la prochaine BD de la série «Bionicmania», qui sera publiée fin août. Dans toutes les histoires courtes, il est question de plus de cohésion, de fair-play et de tolérance.

Donne-nous aujourd'hui notre **SHOW** quotidien

La situation politique mondiale ne porte pas à rire. Ou alors si quand même? Dans «The Daily Show», le comédien Jon Stewart, 61 ans, fait de l'élection présidentielle américaine et d'autres tragédies politiques des comédies au vitriol.



Après neuf ans d'absence, Jon Stewart est de retour au «Daily Show» depuis février 2024. Tous les lundis et jusqu'à l'élection présidentielle de novembre, il fait leur fête à Biden et à Trump. Mais pas rien qu'à eux.

Texte: Katrin Ambühl

“
**Je ne vais pas
me censurer
pour soigner
votre ignorance.**

Dans son show, tout le monde a l'air vieux, en particulier Biden et Trump. Jon Stewart qualifie la campagne électorale des vieux kroumirs d'«elective dysfunction», un jeu de mots évoquant la dysfonction érectile, et dans son «Daily Show» il parle de «democracy», du verbe se moquer. Il se moque aussi avec délectation de son collègue Tucker Carlson. Début février, le présentateur TV avait réalisé une sorte d'entretien avec Vladimir Poutine et, ce faisant, incarné un tel à-plat-ventrisme journalistique que la majorité du public occidental en a eu la nausée. Tucker Carlson a approuvé bravement, comme une marionnette, pas comme un journaliste, les distorsions les plus évidentes de l'histoire brandies par Poutine, notamment les causes du déclenchement et le déroulement de la

Seconde Guerre mondiale. Une aubaine pour Poutine et sa Russie, d'autant que l'interview sert désormais de matériel de propagande diffusé dans les écoles.

Jusqu'à l'élection présidentielle de novembre, Jon Stewart animera «The Daily Show» tous les lundis. Il le faisait déjà de 1999 jusqu'à 2015. Puis il est passé chez Apple TV+ avec son émission «The Problem with Jon Stewart», arrêtée à l'automne 2023. La raison? Il avait été invité à ne pas se montrer trop critique à l'égard de la Chine, s'il vous plaît. Or Jon Stewart n'apprécie pas du tout les muselières. «Je ne vais pas me censurer pour soigner votre ignorance», tenait-il à préciser en 2016 déjà. Et il est demeuré fidèle à lui-même jusqu'à aujourd'hui. Début 2024, après neuf ans d'absence, il est revenu sur la chaîne indépendante Comedy Central pour y animer tous les lundis le «late-night show». Parfois avec des invités, parfois sans, mais toujours avec des sujets polarisants, que ce soit la guerre à Gaza, le mur-frontière plein de trous avec le Mexique ou le débat sur l'avortement. Tandis que la plupart des politiciens prennent des positions claires, résolument à gauche ou à droite, et n'ont que la campagne électorale en tête. Jon Stewart préfère l'entre-deux. Et dans cet espace, il tourbillonne et caracole avec le punch prolixe d'un boxeur et l'élégance satirique d'un danseur. ●

Ebenezer, mon chauffeur, mon ami

Pour son stage à l'étranger dans le cadre de l'Ecole de journalisme Ringier, Nicolas Horni, 24 ans, a opté pour le Ghana. A la rédaction Ringier de Pulse Africa, à Accra, il est reporter sportif et se déplace beaucoup. Ce qui permet de mieux comprendre les secrets de la ville et de ses habitants.

Texte et photos: Nicolas Horni

“
Ainsi va la vie ici.
J'aime ma
grande famille.”



Accra est chaotique. Accra est excitante. Accra est différente. Je le comprends quelques minutes seulement après mon arrivée à l'aéroport de Kotoka. Quand bien même mon hôtel pour les premières nuits est censé se trouver à quelques minutes de marche, il me semble totalement impossible d'y aller à pied. Je commande illico un taxi Bolt – une alternative un poil moins chère qu'Uber – qui m'amènera en toute sécurité à destination. Même maintenant, après deux mois dans cette ville, je suis ravi qu'il existe cette possibilité de se déplacer.

Car pour des destinations plus lointaines que le supermarché au coin de la rue, à pied, c'est en général trop loin ou trop risqué. Pas forcément à cause de la criminalité mais en raison du trafic: dans la plupart des quartiers les rues n'ont pas de trottoir. Et même quand il y en a, ils s'interrompent inopinément et on se retrouve au milieu de la rue. Si l'on entend visiter ce pays du golfe de Guinée ou qu'on préfère ne pas se mêler comme les autochtones au trafic routier chaotique, il faut donc trouver un moyen de transport. Alors que les gens du coin empruntent des minibus nommés «trotros», je n'ai pas encore osé les imiter. Car je n'ai toujours pas compris quand, où et vers quelle destination ils roulent. Cela dit, désormais, j'ose faire à pied mon chemin vers le boulot. Il me faut vingt-cinq minutes à l'écart de la rue encombrée. Pour à peu près tous les autres trajets en ville, je commande un chauffeur.

Une conversation sur Sion et Bâle nous rapproche

L'un d'eux se nomme Ebenezer. Je ne connais toujours pas son nom de famille. Je fais la connaissance de ce bonhomme plutôt petit, à la voix haute et au rire communicatif lors de ma première semaine à Accra. Il est le chauffeur qui me ramène du quartier du port à mon logis d'une pièce.

Voilà bientôt deux ans qu'Ebenezer conduit ses clients à bord de sa vieille Daewoo Matiz blanche à travers la capitale ghanéenne. Pendant la demi-heure du trajet, nous parlons football – sûrement le meilleur moyen de faire connaissance entre hommes au Ghana.

Chacun a son avis sur la performance actuellement piteuse de l'équipe nationale ou sur la Premier League anglaise. Mais Ebenezer en sait davantage: il me demande comment ça se passe au FC Sion et nous discutons de l'actuelle déconfiture du FC Bâle. Dans l'ensemble, les connaissances sur la Super League helvétique sont plutôt sommaires à Accra. Elles commencent et se terminent souvent par le gardien ghanéen du FC Saint-Gall, Lawrence Ati-Zigi. Je suis surpris mais aussi ravi que, pour Ebenezer, il en aille autrement. Nous restons en contact et, le week-end suivant, nous nous rendons à un match hors de la ville. Depuis lors, j'ai passé beaucoup de temps dans la voiture un peu rouillée d'Ebenezer et, grâce à lui, j'ai pu apprendre à mieux connaître Accra mais aussi Ebenezer lui-même.

Vingt-huit francs par jour pour vivre

Ebenezer a grandi dans un milieu modeste en banlieue d'Accra, fils d'une commerçante de rue et d'un employé de banque. Les parents se sont rapidement séparés. Le père a trouvé de nouvelles compagnes et la mère a déniché un nouveau mari, si bien que, à 32 ans, Ebenezer se trouve être l'aîné d'une fratrie de 14 enfants. «Ainsi va la vie ici. J'aime ma grande famille», assure-t-il avec un sourire malicieux.

Après avoir suivi un lycée en internat en dehors d'Accra, il est retourné dans la capitale pour étudier l'approvisionnement et la logistique à l'université. Puis il a fait le service civil obligatoire dans une banque, s'est essayé comme net-



Page de gauche:

Nicolas et Ebenezer lors d'une excursion dans un jardin botanique au nord d'Accra.

Page de droite:

Lors du premier match de football auquel Nicolas et Ebenezer ont assisté ensemble.

Nicolas Horni a 24 ans et travaille chez Ringier depuis 2020, d'abord comme stagiaire, puis comme rédacteur et programmeur chez Blick TV. En 2022, cet ancien apprenti de commerce a entamé l'Ecole de journalisme Ringier, qui l'a fait passer de Blick Sport à Blue Sport, puis à la rubrique Blick People et, enfin, reporter sportif à la rédaction Ringier Pulse à Accra. Le sport occupe d'ailleurs aussi le temps libre de Nicolas. Il passe beaucoup de temps dans des stades de foot tout autour du globe. Quand il aura terminé l'Ecole de journalisme Ringier, à l'automne 2024, Nicolas Horni travaillera pour Blick Sport.

toyeur dans des hôtels avant d'acquérir avec ses économies un élevage de porcs. Pourquoi? Il ne saurait me l'expliquer avec précision. Apparemment, il y avait de l'argent à se faire. Mais comme l'activité n'a pas trop bien marché, il est devenu chauffeur de taxi. Il s'est offert sa Daewoo Matiz pour quelque 12 000 cedis ghanéens (à peu près 840 francs) et, depuis, il arpente les rues d'Accra.

Ebenezer, qui se qualifie d'entrepreneur indépendant, doit gagner chaque jour dans les 28 francs pour s'en sortir. Cela lui permet de payer l'essence, ses repas et le loyer de sa chambrette. Il me montre ses quatre murs au retour de notre premier match. Son petit royaume donne sur une cour intérieure où de sympathiques connaissances plus âgées lui proposent de quoi dormir pour 30 francs par mois – du moins tant qu'il n'aura pas une femme à ses côtés.

«Ici, une femme ne fait que coûter du temps et de l'argent»

Car Ebenezer est célibataire. Volontairement, précise-t-il. Son entourage peine à comprendre. Ses parents insistent pour qu'il se marie bientôt, d'autant que plusieurs de ses frères et sœurs puînés sont déjà mariés. L'idée que se fait Ebenezer d'une relation est claire. Il considère d'un œil critique le style de vie turbulent propre aux femmes et estime que l'homme doit veiller sur sa femme et que ça ne peut aucunement être l'inverse. «Ici, une femme ne fait que coûter du temps et de l'argent. Je veux d'abord trouver un beau métier, puis on verra.»

Lors de ces discussions, je change souvent de sujet. Je crains trop que nos points de vue soient tellement opposés que des fossés impossibles à combler se creusent entre nous. Je ne veux pas risquer de le fâcher. Pour la même raison, je n'ai pour l'heure jamais parlé des droits des homo-

sexuels ou des transgenres au Ghana. Donc, pour l'instant, Ebenezer se concentre sur sa conduite. Il ne s'enrichira pas avec moi pour ça. Il ne cesse de chercher de nouvelles opportunités de travail. Notamment parce que les embouteillages qui se succèdent parfois des heures durant dans certains coins d'Accra l'énervent. Et que l'état parfois lamentable des chaussées fait du tort à sa voiture. Il y a relativement peu d'emplois libres dans la logistique, la voie qu'il a initialement choisie. On lui a récemment dit qu'à Singapour on pouvait aisément gagner de l'argent. Et juste après il m'a raconté qu'il avait posé sa candidature pour un poste de barman sur un navire de croisière. Il ne sait pas lui-même ce qu'il veut précisément. «L'essentiel est que je gagne bien ma vie.»

Allez savoir combien de temps Ebenezer roulera encore au volant de sa Daewoo Matiz. Soit ce sera un nouvel emploi qui mettra fin à sa carrière de chauffeur, soit son tas de ferraille rouillée rendra l'âme. Mais le rêve d'Ebenezer d'une autre vie et de beaucoup d'argent demeure d'actualité. Il ne paraît pas malheureux là où il est et dans ce qu'il fait. Mais il n'entend pas renoncer à ses rêves. Cela peut paraître condescendant, mais la naïveté enfantine avec laquelle il affronte le manque de perspectives de sa vie me fait un peu mal. Peut-être s'imaginer-t-il «la belle vie avec beaucoup d'argent» de manière un peu simpliste. A Accra, Ebenezer reste pour l'heure un des innombrables chauffeurs de la ville. Pour moi, il constitue un accès bref mais intense et agréable à l'existence que vivent tellement de personnes ici en Afrique de l'Ouest. Toujours en quête d'un avenir plus rose. Et néanmoins plus libres dans leur tête que la plupart des gens en Europe. ●

Groupe Ringier

Sélection de photos



Beobachter, Suisse. Photo: Joël Hunn

Ces étranges créatures montagnardes sont ce qu'on appelle des astronautes analogues en pleine mission spatiale simulée. Elle a été mise sur pied par six étudiants de diverses universités dans le massif du Gothard. Cette galerie photographique a atteint le deuxième rang dans la catégorie «Histoires suisses» du Swiss Press Photo Award en avril 2024.

Bolero, Suisse. Photo: Eva Baales,
casting et production: Susanne Märki
L'art et la mode forment un couple de rêve
comme l'illustre cette photo. Qui fait partie
d'un shooting pour l'édition de mars du
magazine de «Bilanz» et de la «Handels-
zeitung». Le décor est le Museum Kupp-
persmühle à Duisburg, connu pour ses
espaces à la fois sensuels et sacrés.



L'illustré. Suisse. Photo: Gabriel Monnet
Non, cette image n'a pas été générée par l'IA, elle est bel et bien réelle. Alain Roche est non seulement un intrépide Valaisan mais aussi un pianiste et un poète. Il fait hisser son piano à queue – et lui-même – par une grue et joue à 8 mètres de haut, dans une position insolite, ses propres partitions qu'il réassortit sans cesse au fil de sa tournée de six mois.





Libertatea, Roumanie. Photo: Vlad Chirea

Ça fleurit dans tous les coins. La plus grande concentration de serres horticoles de toute la Roumanie se situe dans la commune d'Adunați-Copăcenii, à 25 kilomètres de Bucarest. Tulipes, jacinthes et autres fleurs sont cultivées ici par centaines de milliers à l'intention des grossistes sur le marché intérieur et des exportateurs vers l'UE. C'est lors de la saison la plus rude de l'année, fin février, qu'Andrei Crăițoiu a exploré la Mecque des fleurs.



Schweizer Illustrierte, Suisse. Photo: Kurt Reichenbach

Elle est la karatéka la plus titrée de Suisse, elle a remporté l'argent aux Championnats du monde de Budapest et manqué l'or d'un souffle. La «Schweizer Illustrierte» a rendu visite à Elena Quirici, 30 ans, chez elle, où elle dispose bien sûr d'une salle d'entraînement.



Landlebe, Suisse. Photo: Flavia

Leuenberger, Ceppi

Le sujet de Peter Hossli décrit, à l'aide de photos tirées d'une exposition du Musée suisse en plein air de Ballenberg, la vie d'une famille d'émigrants du XIX^e siècle partie du Tessin vers l'Amérique. La photographie Flavia Leuenberger Ceppi a sélectionné des images historiques et les a photographiées dans un décor d'aujourd'hui. Sur cette photo, on voit Sero Parini, un des 18 enfants de la famille Varini.



Blikk, Hongrie. Photo: Zita Pozsonyi

János Lázár, ministre de la Construction et de la Mobilité, parcourt 4 kilomètres à travers la ville de Budapest jusqu'au bâtiment du parlement. A pied. Il le fait pour se maintenir en forme lorsqu'il passe la nuit à Budapest et pas chez lui, à Hódmezővásárhely. Lors d'une de ses balades matinales de l'hôtel jusqu'à la place Kossuth, il a accordé une interview à «Blikk» Hongrie.



“

Si l'on est sans cesse
alimenté par de fausses
nouvelles, on finit par y croire

”

Experte en numérisation, Anna Mossberg est membre depuis 2023 du conseil d'administration de Ringier et fait également partie du Ringier AI Advisory Board. Elle révèle dans cet entretien ce qu'elle entend apporter à Ringier, d'où vient son affinité avec les technologies et comment elle a été marquée par ses origines.

Interview: Barbara Halter / Portrait: Karin Heer

Anna Mossberg, voilà un peu plus d'un an que vous siégez au conseil d'administration de Ringier.

Qu'avez-vous fait pendant cette première année?

Lorsqu'on assume une nouvelle tâche, il est utile de commencer par ouvrir les yeux et les oreilles pour en apprendre tant et plus sur l'entreprise et les gens. Puis je m'oblige dans tous mes mandats d'administratrice à gérer mes tâches avec succès, à l'aide de la bonne technologie.

Vous avez été appelée au conseil d'administration pour renforcer les compétences numériques et technologiques. Quelles autres expériences apportez-vous?

J'ai dirigé des entreprises comptant beaucoup d'employés et je suis désormais administratrice dans des secteurs très divers: la communication, l'automobile, le monde bancaire. Je suis très avide de savoir. C'est une qualité nécessaire en ces temps où le monde change constamment.

Comment êtes-vous arrivée dans l'univers de la technique?

Dans ma famille, tout le monde était dans les mathématiques et, quant à moi, je suis devenue ingénieure [elle rit]. Après mes études, j'ai débuté dans le groupe de télécommunications Telia, à Stockholm. A l'époque, nous avons apporté à des pays comme la République tchèque, encore très isolés, un accès ouvert à l'internet. Pour les gens, ce fut une vraie révolution. Quand je me suis rendu compte pour la première fois que cette nouvelle technologie allait changer le monde, j'ai ressenti des fourmillements dans l'estomac. Et ce sentiment a encore augmenté quand je suis passée chez Google Suède et que j'ai commencé à travailler sur l'intelligence artificielle. C'était il y a sept ou huit ans mais, du point de vue technique, on a le sentiment que c'était il y a cent ans.

De nos jours, on parle tellement d'intelligence artificielle que, parfois, on n'en peut plus.

Comment décririez-vous la situation?

Je suis d'accord, il y a une mode. Et d'une certaine façon le sujet me fatigue aussi. Mais nous ne parlons pas ici de choses qui surviendront un jour. La technologie est présente et mise en œuvre partout. Par exemple quand on met un filtre sur une photo ou que l'on cherche à connaître la hauteur de la tour Eiffel sur Google. En Suède, la presse a tendance à souligner les risques de l'IA. Le débat est évidemment nécessaire mais je déplore le manque d'articles positifs sur les multiples opportunités sensationnelles qu'offre l'intelligence artificielle.

On a appris il y a peu que, après la numérisation totale des écoles suédoises, des manuels scolaires réapparaîtraient pour les lecteurs débutants.

Où se situent les limites de la numérisation?

Quelle est la juste voie?

Il faut beaucoup de sensibilité dans tous les processus de transformation: à quel point faut-il faire avancer? Quand vaut-il mieux reculer d'un pas? La question décisive reste: pourquoi fait-on ceci ou cela? Quel est l'objectif de la numérisation? L'intelligence artificielle doit être au service de l'humanité. Par exemple avec une appli ou un médicament pensé sur mesure pour une personne.

Mais le sujet effraie bien des gens.

Que leur dites-vous?

Je fais souvent des exposés dans des universités. Une des questions récurrentes est: «L'IA va-t-elle me voler mon emploi?» Je réponds systématiquement: «Non, l'IA ne te volera pas ton emploi mais, si tu ne travailles pas avec elle, c'est quelqu'un d'autre, qui utilise l'IA, qui te volera ton emploi.» C'est pareil pour les entreprises. Nous devons tous apprivoiser l'IA et apprendre à l'utiliser intelligemment.

Où situez-vous les plus grands risques?

Actuellement dans les fakes, que ce soient des news ou des vidéos, que les gens croient authentiques. Le problème est que si le cerveau humain voit et revoit sans cesse une vidéo, les infos qu'elle contient lui semblent automatiquement vraies. Ringier assume un rôle important en labellisant les produits qui ont été fabriqués par l'IA et en pratiquant le fact-checking journalistique. Il est de notre responsabilité que les modèles entraînés à l'aide de données soient approvisionnés d'informations correctes. C'est comme pour un enfant: s'il est nourri d'informations fausses, il finit par y croire.

Vous avez grandi dans un village suédois au-delà du cercle polaire où, en hiver, on ne voit pratiquement pas le soleil. Comment cet endroit vous a-t-il marquée?

Ma mère me répétait: «Anna, le soleil vient de l'intérieur.» C'est resté ma vision de la vie. Lorsqu'on grandit dans cet environnement rude, on comprend qu'on ne saurait survivre tout seul. Il faut s'accorder avec des gens qui, peut-être, sont tout différents. Je suis ravie de cette ouverture d'esprit. Pour le reste, j'ai bien sûr mangé beaucoup de viande de renne, c'est mon repas préféré. Cela alimente sympathiquement les conversations lors des déjeuners d'affaires tout autour de la planète. ●

Née en 1972, Anna Mossberg a fait des études d'ingénieure et d'économie. Elle a entamé sa carrière en 1996 au sein du groupe de télécoms suédois Telia. Elle a travaillé chez Deutsche Telekom, été membre de la direction de Google Suède et Managing Director de Silo AI, le plus grand laboratoire scandinave d'IA. Elle siège actuellement comme administratrice chez Volvo Cars, Swedbank, Swisscom et au sein du groupe diversifié norvégien Orkla, actif à l'international. Elle a deux filles de 22 et 20 ans et habite à Stockholm avec sa famille.

Diagnostic traumatisant à l'âge de 24 ans pour Selena Ribić: cancer des ovaires. Ce sale coup du destin aura cependant été le coup d'envoi d'une carrière de journaliste chez Ringier Serbie. Aujourd'hui âgée de 28 ans, elle raconte à DOMO la force qu'il lui a fallu pour lutter contre le cancer et la force qu'elle en a tirée.

Texte: Katrin Ambühl

Comme si une météorite avait percuté ma vie



Selena Ribić (*1995) a étudié le journalisme et la communication à l'Université de Belgrade. Pendant ses études, elle a travaillé dans le domaine des relations publiques pour différents festivals de culture et de musique en Serbie. Depuis 2022, Selena Ribić est employée par Ringier Serbie en tant que journaliste pour le portail en ligne Žena.rs et pour l'hebdomadaire «Blic Žena». La photo montre la journaliste fin 2023 dans son bureau chez Ringier à Belgrade après sa maladie.

Selena, comment te portes-tu aujourd'hui et, au fond, as-tu envie de parler de ton chemin de croix?

Je vais bien, merci. Et en effet j'ai envie d'en reparler car je trouve important d'affûter la prise de conscience du public face à cette forme de cancer.

Le diagnostic est tombé en même temps que le confinement dû au covid.

Comment as-tu vécu cette période?

En raison de divers symptômes, j'ai compris que quelque chose clochait. Puis est arrivé le confinement et il a fallu tout un mois avant que j'obtienne un rendez-vous médical. Jusque-là, j'ai vécu dans la peur et l'incertitude. Le diagnostic de tumeur maligne en croissance rapide dans les ovaires m'a paru comme une météorite qui percutait ma vie de plein fouet. Mais cela m'a aussi apporté de la lucidité. Dès lors, j'ai su contre quoi je devais lutter.

Quand on subit un choc, on a plutôt tendance à se replier, non?

Ce fut d'ailleurs mon premier réflexe. Durant les six ou sept premiers mois, je me suis entièrement repliée dans ma famille.

Quand est venu le moment d'en parler publiquement?

Après l'opération, il y a eu les chimiothérapies. Une infirmière m'a dit: «Personne ne doit le savoir.» Elle évoquait mon crâne chauve, le sentiment de honte que ça implique. Pour moi, ça a sonné comme une alerte. Je ne voulais pas avoir honte, pas me cacher. Je voulais afficher mon histoire!

Quelles ont été les premières étapes?

J'ai entrepris de partager mes expériences sur les médias sociaux et j'ai construit mon propre site internet. J'ai ainsi pu écrire tout à fait librement et ça m'a fait du bien.

Ensuite il y a eu des articles et des présences à la TV dans de multiples médias serbes, de Blic TV à Telegraf. N'as-tu jamais regretté de t'exposer autant?

C'est sûr qu'il y a eu des moments de doute. Pour moi, le pire fut que des amitiés se sont brisées. Certaines de mes amies et connaissances m'ont reproché de juste vouloir me faire de la pub.

Cette photo a été prise le jour de Nouvel An 2021 après le traitement contre le cancer. Après être tombée malade, Selena Ribić a résolu en 2020 de parler publiquement de sa maladie et de ses expériences. Et de se montrer.



As-tu eu des contacts avec d'autres personnes touchées?

Très rapidement, oui, notamment grâce à l'organisation Progovori, porte-voix des personnes souffrant d'un cancer de l'utérus ou des ovaires. Désormais, je suis un membre actif de l'association, je réalise des interviews et publie des sujets sur ce thème.

Qu'a produit ta maladie sur ta conscience de toi en tant que femme?

Pour moi, le pire a été que je n'aurais pas d'enfants. Pour le reste, la perte des cheveux et la grosse cicatrice affectent l'idée qu'on se fait du corps idéal d'une femme. Au printemps 2021, j'ai été sollicitée par une école d'art qui souhaitait me faire poser comme modèle. J'ai d'abord hésité, puis je suis restée assise des heures durant en observant comment les étudiants me regardaient: prosaïques, sans jugement, ils regardaient simplement ce qu'il y avait à voir. Cela m'a impressionnée et j'ai appris à faire exactement la même chose en me regardant.

Dans ta vie, y a-t-il un avant et un après?

Oh oui. Ce sont deux vies complètement différentes. La maladie a été à la fois une malédiction et une bénédic-

tion. Aujourd'hui, je ne considère plus ma vie comme allant de soi. La conscience de ma finitude a apporté une intensité supplémentaire à ma vie. C'est une bénédiction parce que cela m'a donné une seconde chance et que j'y ai trouvé ma passion pour le journalisme.

Quel soutien as-tu obtenu de ton employeur de Ringier Serbie?

Il m'a toujours soutenue et m'a proposé dès le début une plateforme qui me permettait d'écrire sur ma maladie. Depuis, mes sujets de prédilection se sont étendus à d'autres thèmes tabous comme la ménopause ou le fait de ne pas avoir d'enfants. Chez «Blic Žena» nous formons une équipe sensationnelle qui se mobilise pour les intérêts et les droits des femmes ainsi que pour tous les sujets féminins.

As-tu des rêves, des projets pour l'avenir?

Oui. La maladie m'a mûrie et je souhaite continuer à évoluer. L'écriture est ma passion première. Je rêve d'écrire un livre. Il y a déjà des entretiens préliminaires à ce propos. ●

Réalité souhaitée

La guerre, c'est la guerre – mais Kate, c'est Kate. C'est plus ou moins ainsi que l'on pourrait décrire les choix journalistiques de la mi-mars de cette année. L'attention ne s'est portée ni sur les morts, les bombes et les roquettes de Gaza, ni sur l'Ukraine. Le grand sujet de débat des médias aura été une photo de Kate Middleton avec ses enfants à l'occasion de la Fête des mères, hélas bricolée en dilettante. Elle comportait un peu trop de flou, quelques mèches de cheveux coupées, un bout de cardigan manquant et un doigt trafiqué. C'était une photo, y compris sa manipulation, comme on en voit des milliers tous les jours sur Instagram. Mais, en l'occurrence, l'expéditrice faisait la différence. Ce que l'on pardonne sans sourciller à tous les influenceurs se transforme en un super-scandale journalistique lorsqu'il s'agit de l'épouse du prince héritier britannique. Les titres des tabloïds ont parlé de «Fake Kate», de «Kate Gate» et de «scandale d'enfumage». Et la chaîne américaine CNN déclarait vouloir vérifier si d'autres photos du palais de Kensington avaient été retouchées.

Le fait que l'annonce du cancer de la princesse de Galles a mis abruptement fin au débat et que quelques commentateurs ont marmonné des excuses indique clairement que l'hy-

perventilation journalistique ne fonctionne pas pour le lecteur comme une mesure de nature à créer la confiance. Le traitement journalistique en devient d'ailleurs en partie hypocrite. Comme ce fut le cas de ce chroniqueur allemand qui parlait de «la photo du mensonge» et reprochait à la princesse de Galles d'avoir «rendu la photo plus heureuse qu'elle ne l'est. A quel point est-ce triste?»

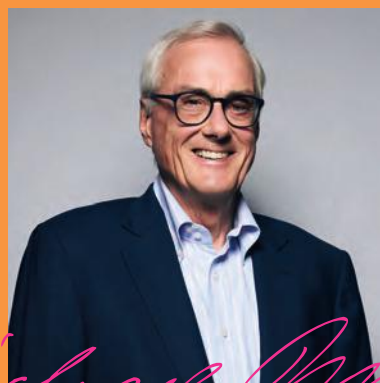
C'est fâcheux car, au-dessus de ce commentaire, on voit une énorme photo du chroniqueur qui nous regarde d'en bas de ses bons yeux, le menton appuyé sur la main. Cette photo est une présentation de soi complètement manipulée qui indique comment le sujet de la photo voudrait être perçu. Or la réalité peut ressembler à tout autre chose. C'est d'ailleurs le cas pour la plupart des photos de nous-mêmes que nous choisissons avec soin. Cela indique une réalité souhaitée de nous-mêmes, pas la réalité matinale dont nous gratifie le miroir de la salle de bains.

A cela s'ajoute qu'il est de haute tradition que les «royals» font arranger leurs portraits. C'est en tout cas ce que montre un article sur Artnet du journaliste culturel anglais Richard Whiddington. «Manipuler les portraits est quelque chose que les familles royales ont toujours fait. La seule

différence est qu'autrefois elles s'adressaient à un spécialiste pour le faire.» Hans Holbein le Jeune, par exemple, a peint Henri VIII nettement plus jeune et plus en forme qu'il ne l'était et a même allongé ses jambes. Alors que la réalité montrait un monarque physiquement diminué par un accident de tournoi. Artnet nous rapporte que Marie-Antoinette, reine de France à la fin du XVIII^e siècle, avait même sa propre portraitiste. Qui a peint en 1787 un tableau de la souveraine avec ses enfants, montrant une personne solennelle et maternelle portant de modestes bijoux, alors même qu'elle venait d'être impliquée dans un scandale à cause de son très coûteux collier.

La mise en scène picturale fut aussi un travers quotidien de Napoléon. Sur le tableau gigantesque illustrant son sacre, Napoléon apparaissait plus grand qu'en réalité. Et le pape qui, au stade du projet, a les deux mains posées sur ses genoux, donne, dans la version définitive, sa bénédiction à Napoléon – sur l'injonction de l'empereur au peintre.

A noter que même l'histoire familiale des Ringier n'est pas exempte de manipulations d'images. En 1833, le fondateur de l'imprimerie Johann Rudolf Ringier s'est fait doubler par son frère pour sa photo de mariage. ●



Michael Ringier, président du conseil d'administration de Ringier



DOMO – Magazine d'entreprise 1/2024

Editeur: Ringier SA, Corporate Communications, Dufourstrasse 23, 8008 Zurich.

Contact: domo@ringier.ch

Rédactrice en chef: Katrin Ambühl.

Collaborateurs: Barbara Halter, Nicolas Horni, Daniel Riedel.

Photo de couverture: Philippe Rossier.

Design/Layout/Production: Eva Heller, Julian Metzger.

Traduction: Gian Pozzy (français), Claudia Bodmer (anglais).

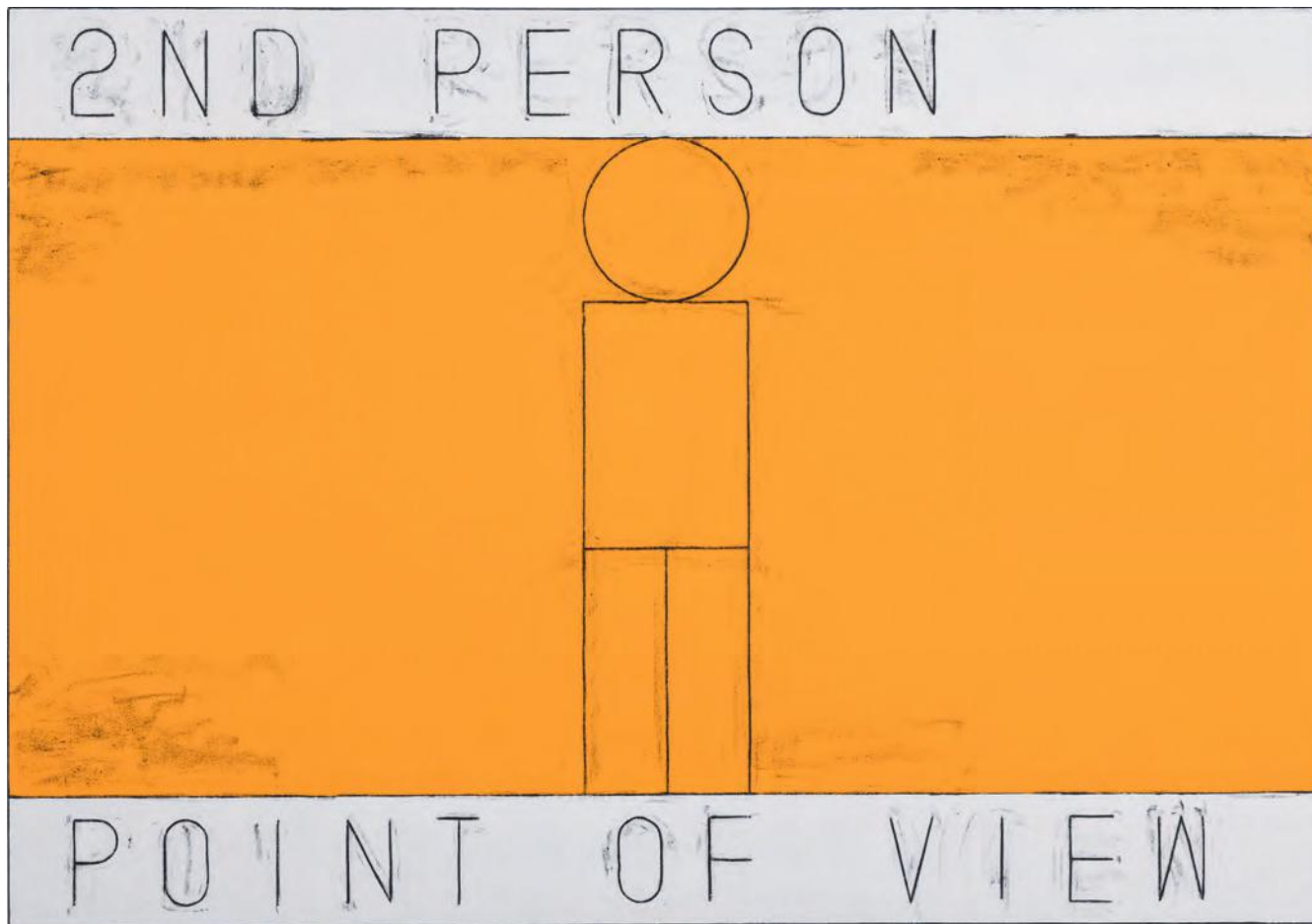
Relecture: Team relecture Ringier (allemand), Valérie Bell, Celia Chauvy (français), Katrin Ambühl (anglais).

Rédaction photo: Susanne Märki.

Impression: Schellenberg Druck AG. Reproduction (même partielle) uniquement d'entente avec la rédaction.

DOMO paraît en allemand, français et anglais.

Toutes les éditions sont également disponibles sous forme numérique à l'adresse ringier.com.



Matt Mulligan, Sans titre (2nd Person), 2017. Courtesy of Mai 36 Galerie, Zurich. Photo: Paul Seewer.

“ Le vert représente le matériel, le bleu incarne le quotidien, le rouge ce qui est subjectif et le jaune les idées. Lorsqu'on aborde Matt Mulligan, on s'immerge dans un système complexe de codes couleurs, de pictogrammes et de symboles. Tous les éléments ont pour but de fractionner le monde en ses diverses facettes, de l'analyser, de l'expliquer. Jaune. Une idée. Au beau milieu, un personnage griffonné. L'idée d'une personne. L'idée que nous nous faisons d'une personne est une collection limitée d'impressions: l'aspect extérieur, l'odeur, sa façon d'agir, le son de sa voix, sa posture, des souvenirs passés. En lien avec nos propres attentes face à cette personne, il se dessine une image bidimensionnelle, simplifiée: l'idée que nous nous faisons de la personne. Je lis «2nd Person Point of View»: la perspective d'une seconde personne, le Toi. Tout à coup l'image se tourne, nous ne sommes plus ceux qui regardent une personne, nous nous regardons nous-mêmes à travers les yeux du vis-à-vis. Cela nous donne un aperçu de notre perception d'autrui, l'idée qu'on se fait de nous. Comment agissent notre aspect, notre odeur? Comment agissons-nous? Entend-on ma voix? Quels souvenirs partageons-nous? Mon comportement est-il correctement perçu? Ou, au bout du compte, ne suis-je dans les yeux de mon vis-à-vis qu'un dessin en deux dimensions? ”

Valerie Stoll travaille comme cheffe de projet senior développement de formats/directrice artistique chez Blick. A titre privé, elle s'intéresse avec passion à l'art numérique et a acquis une première œuvre en 2022.